L'ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS INDUSTRIELS

Quarante-cinquième année. — N° 328. (EDITION DU MATIN) SAMEDI 24 NOVEMBRE 1900.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Watteeuw, rue Saint-Jacques, 30. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Lemoen, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

L'ARRIVÉE DE M. KRUGER A MARSEILLE.-L'ENTHOUSIASME DE LA FOULE

CE NUMÉRO
Comprenant SIX PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES

ARRIVÉE DU PRÉSIDENT KRUGER à Marseille

L'arrivée du président Krüger à Marseille, dans la matinée de jeudi, — après une longue journée d'attente, pendant laquelle les bruits les plus fantaisistes avaient circulé, — sera saluée dans la France entière avec tout le respect, toute l'admiration que l'on doit au défenseur héroïque d'une nation opprimée et délaissée.

Discours, acclamations, adresses, toutes les formes que pourra prendre l'expression de la plus vive sympathie lui seront prodiguées sur le parcours qu'il va effectuer à travers notre pays. Le noble Krüger touchera, pour ainsi dire du doigt, l'âme patriotique et chevaleresque de la France : plus peut-être que dans aucune autre contrée, il y goûtera les consolations auxquelles il a droit après les longues épreuves subies, au moment même où ses fils et ses compatriotes se battent encore pour la cause sacrée de leur indépendance.

Quoi qu'il en soit du résultat de ses démarches auprès des représentants des puissances, le président Krüger connaîtra du moins l'état d'esprit de l'opinion et verra de quel côté le peuple a tourné ses regards sympathiques.

Voici, dans l'ordre de leur arrivée, les différentes dépêches que nous recevons sur le signalement du « Gelderland », son arrivée dans le port et le débarquement à Marseille.

Le « Gelderland » signalé

Marseille, 22 novembre, 8 heures 30 matin. — Le « Gelderland » est en vue. Il a été signalé à 6 h. 45, ce matin, à trois lieues au-dessus du phare Placier ; c'est dire qu'il pourrait déjà être entré dans le port. Mais il avance très lentement, soit qu'il ait un accident de machine, comme on l'a dit hier, soit qu'il ait des instructions pour ne pas devancer une certaine heure.

La nouvelle s'est aussitôt répandue en ville, où elle a fait la traînée de poudre. Les sociétés, les groupements, les délégations, qui doivent prendre part à la réception, sont déjà sur pieds ; le branlebas est général ; les mesures d'ordre sont prises.

Dans le port, tous les navires arborent le grand pavoi, sauf les grands paquebots des Compagnies subventionnées, les « Messageries Maritimes » et la « Compagnie transatlantique ».

La matinée. — L'animation

Cependant, la ville se transforme à vue d'œil. L'animation croît de minute en minute et le mouvement est considérable vers La Joliette. Le bureau central de la Douane est envahi par les curieux. Les Compagnies transatlantique et Fraissinet, voisines du débarcadère, sont obligées de suspendre leurs opérations. La circulation devient de plus en plus difficile en ville. Bon nombre de maisons sont décorées aux couleurs françaises et transvaaliennes. La Préfecture, elle-même, a pourtant compris qu'elle ne pouvait se dispenser d'arborer son drapeau. L'enthousiasme, un moment refroidi, se réchauffe peu à peu. Le temps, toujours gris et froid, est cependant peu favorable.

Au débarcadère

A huit heures quinze, nous nous rendons au débarcadère. L'enceinte réservée est encore déserte, mais, tout autour, c'est un va-et-vient incessant. Une chaloupe du port vient annoncer que le « Gelderland » est au Frioul. Presque en même temps, on apprend que le docteur Catelan, directeur du service de la santé, est monté à bord, et que la libre pratique est accordée. Petit à petit, la foule s'accroît sur le quai, mais elle est moins nombreuse qu'hier, pour la double raison que nous avons indiquée.

Soudain une poussée se produit. On signale l'arrivée des vingt laudaus du comité. Le comité s'était d'abord rendu à l'hôtel de Noailles, pour prendre les ministres du Transvaal et d'Orange, et là, il a appris que les ministres sont partis précipitamment pour s'embarquer et aller au devant du « Gelderland ».

Les landaus ont repris leur marche et arrivent au galop de leurs chevaux. Leur apparition, rue de Noailles, produit une émotion intense. On comprend, cette fois que Krüger débarquera sûrement. Les gens se précipitent à travers la ville pour aviser les parents et les amis. C'est une course effrénée dans les rues et sur les quais. Le flot de la foule grossit de minute en minute. Le landaus éprouvent une grande difficulté à se frayer un passage. Les membres du comité et les délégués en descendent. MM. Thourel, président du comité marseillais, Pauliac, sénateur, président du comité de Paris, Grébauval, président du conseil municipal de Paris, Michael Davitt, le patriote irlandais, etc., etc., en un mot, les diverses personnalités signalées, hier, sont là.

Les cinq conseillers municipaux de la minorité, hostiles à M. Flaissières, sont également à leur poste. Les sociétés, prévenues à la hâte, de l'arrivée du navire, accourent, drapeau en tête, pour se rendre en face du débarcadère.

Salut à la terre française

Tout-à-coup le canon retentit ; « Le Gelderland » salue la terre française. L'émotion étreint tous les cœurs. C'est la Hollande, le Transvaal opprimés qui savoient, à la France, leur salut de sympathie.

Lentement suivent les 21 coups de canon. Bientôt, une détonation plus violente ébranle l'atmosphère sur la côte. Cette fois, c'est le canon français des batteries qui répond, envoyant son salut au noble vieillard qui vient demander justice à l'Europe.

Le dialogue à coups de canon est d'une impressionnante grandeur, alors surtout qu'au même instant, à 100 mètres de l'embarcadère, se déploie gravement le superbe cortège des funérailles de Mgr Robert.

Entrée dans le port

A dix heures, le « Gelderland » entre majestueusement dans le port, escorté par la flottille d'innombrables embarcations, qui sont allées au devant de lui, et d'où partent des acclamations enthousiastes.

A bord, montent les ministres du Transvaal, pendant qu'à terre se font entendre non moins frénétiques les cris de : « Vive Kruger ! Vivent les Boërs ! »

La conférence du président Kruger avec ses ministres — on apprend, en effet, qu'il ne débarquera qu'après cette conférence — donne lieu à de nombreux commentaires.

Les officieux prétendent que le débarquement du président n'a été consenti qu'à certaines conditions, par le Gouvernement français.

Au devant du « Gelderland »

Marseille, 10 heures matin. — Nous sommes partis au-devant du « Gelderland » à bord d'un des nouveaux bâtiments qui sont allés attendre ce navire. Peu après la sortie du port, nous sommes rejoints par un remorqueur: c'est le « Salimer », à bord duquel se trouve le docteur Leyds, M. et Mme Eloff, et les ministres du Transvaal, puis arrive un autre remorqueur qui porte le consul de Hollande.

Nous voici dans les eaux du Frioul. « Gelderland » nous apparaît: il ralentit sa marche. Tous les matelots et les passagers crient « Vive Kruger ! ».

Deux bateaux pilotes, l'« Avant-Garde » et l'« Eclaireur » sont venus à marche rapide et approchent du croiseur. L'aide-pilote-major Bruno monte à bord du « Gelderland », ainsi que M. Catelan, directeur du service de santé, qui accorde la libre pratique au navire.

A ce moment, Kruger apparaît sur le pont: il s'approche de la coupée, coiffé d'un chapeau haut de forme, sanglé dans une redingote noire. Il ne paraît nullement avoir souffert de l'état de la mer, sa santé paraît fort bonne. A peine sa haute taille s'était-elle dressée sur le navire qu'une nouvelle acclamation formidable retentit : « Vive Kruger ! Vive Kruger ! »

M. Kruger salue à plusieurs reprises. Il paraît très ému. Les cœurs battent plus fort.

Tous les passagers du « Salinier » montent à bord du « Gelderland », ainsi que le consul de Hollande. Kruger embrasse Mme Eloff. Les effusions sont touchantes. Bientôt, le président, suivi des ministres, se retire dans sa cabine. Un conseil, dit-on, va être tenu. Aucun journaliste n'est admis à bord.

Le croiseur reprend sa marche et se dirige vers le vieux port.

Le croiseur hollandais, toujours escorté, fait son entrée en rade. Le mauvais état de la mer n'a pas permis aux embarcations de plaisance de s'aventurer au large.

Autour de nous il n'y a que la mer, toujours très agitée. Nous commençons à apercevoir la foule immense accourue, dès ce matin, sur la jetée. Nous entendons un bruit lointain, confus, qui se précise au fur et à mesure que nous avançons: c'est l'écho des acclamations de la foule massée au phare Sainte-Marie qui a aperçu la silhouette blanche du « Gelderland ».

Nous approchons toujours très lentement. A neuf heures 15, nous arrivons en face du pont de la Fausse-Monnaie; le « Gelderland » salue la terre de France d'une salve de vingt et un coups de canon.

A neuf heures 25, nous arrivons à la passe du port. Les acclamations ne cessent de retentir. Kruger, entouré de ses ministres, apparaît pour la seconde fois sur le pont, se dirige vers le couronnement d'arrière du « Gelderland » et salue la foule.

L'enthousiasme est indescriptible et c'est dans une acclamation formidable, salué par les cris de « Vive Kruger ! », qui partent de milliers de poitrines, que Kruger traverse la passe.

Nous arrivons au quai du Soufre, où le « Gelderland » jette l'ancre. De très nombreuses embarcations, des chaloupes, des remorqueurs, des bateaux de pêche, surchargés de curieux, se pressent là, rendant la manœuvre très difficile.

Le commandant du port, dans une chaloupe à vapeur, assure le service d'ordre. Le coup d'œil est extrêmement pittoresque.

Une chaloupe amène un aide-de-camp de l'amiral Besson qui, en grande tenue, monte à bord du « Gelderland » pour souhaiter la bienvenue au commandant du navire de guerre hollandais. Kruger, à la coupée de bâbord, s'entretient quelques instants avec les ministres, puis rentre à nouveau dans sa cabine.

Un télégraphiste, conduit par un canot du port, vient apporter au président une dépêche qui lui est aussitôt remise.

Un incident

Le « Gelderland » a pénétré dans la passe. Il est dix heures. A ce moment, on voit arriver sa chaloupe ayant à bord M. Van Hammel, interprète du président Kruger. M. Van Hammel, dit à M. Thourel, président du comité:

« Je viens de la part du docteur Leyds vous prévenir que le commandant du « Gelderland », avant de reprendre la mer, a reçu l'ordre de son gouvernement de faire des adieux solennels au président Kruger. Cette cérémonie prendra au moins deux heures. Le débarquement ne pourra donc avoir lieu avant midi au plus tôt ».

Mais l'auditoire est mécontenté et voit encore là une manœuvre du gouvernement. M. Thourel proteste avec énergie.

Le debarquement

La conférence avec ses ministres terminée, M. Krüger monte sur le pont et contemple lentement le magnifique panorama qui se déroule sous ses yeux : les abords de la cathédrale et les terrasses qui sont envahies par une foule innombrable qui acclame les Boers.

Le président est revêtu d'un pardessus gris foncé ; son chapeau est entouré, jusqu'à mi-hauteur, d'un crêpe très épais ; ses yeux sont abrités par de larges lunettes d'or ; l'aspect général est des plus sympathiques. Les portraits de M. Krüger, devenus populaires depuis quelques semaines, ne donnent qu'une idée imparfaite de sa personne.

A terre, l'attente est longue. L'heure du débarquement est avancée, dit-on. En effet, la chaloupe du « Gelderland » vient se ranger auprès du croiseur. Le président, accompagné du docteur Leyds, des ministres transvaaliens et de son interprète, prend place dans la chaloupe, qui se dirige vers le débarcadère, où elle vient accoster.

Spectacle indescriptible

A mesure que la physionomie de Krüger se détache, les applaudissements redoublent. Un remous gigantesque se produit dans la foule : les applaudissements, les vivats, les cris de : « Vive Krüger ! Vivent les Boers ! Vive le Transvaal ! » éclatent, montent et se répercutent.

L'enthousiasme de la foule, la grandeur émouvante de ce spectacle sont indescriptibles: c'est du délire. On agite les chapeaux, les mouchoirs, les cannes et les parapluies ; c'est un cri continu de : « Vive Krüger ! Vive le Transvaal ! »

Pas un cri discordant dans cette ovation triomphale, inénarrable. La « Lyre maritime » joue l'hymne boer. Tout le monde se découvre et les acclamations reprennent de plus belles dans la foule enthousiaste et inlassable.

Le docteur Leyds débarque le premier et tend la main au président Krüger qui, d'un pas plus léger que ne semblerait le comporter son âge, met le pied sur le sol de France ; il est onze heures moins cinq. Il paraît être en bonne santé, vigoureux d'aspect, le regard rêveur et attristé, la taille haute. Il tient son chapeau de la main gauche, très rapproché de son front, pour garantir sa vue malade des ardeurs du soleil.

Les réceptions

Le président est reçu par les membres des comités marseillais et parisien. La réception est déférente, respectueuse. On invite le président à prendre place dans un fauteuil qui lui avait été réservé, mais il refuse de s'asseoir.

Dès qu'il est arrivé dans le pavillon élevé en son honneur, le président Krüger a reçu les souhaits de

M. KRUGER
Portrait du Président en 1900 (75 ans)

bienvenue de M. Thourel, le président du comité de Marseille, et de M. le sénateur Pauliat, président du comité central de Paris.

Réponse du Président Krüger

Le président Krüger reste debout, la tête découverte ; M. Pauliat tient un parapluie ouvert sur sa tête, pour le garantir du soleil. A côté du président, se trouve M. Eloff et sa femme en larmes. Derrière apparaît la figure de Michael Davitt, le champion des libertés irlandaises, qui, tout-à-l'heure, ne pourra contenir ses larmes à certaines paroles du président Krüger, où il pourra voir une évocation de son propre pays.

Enfin, le président Krüger, surmontant l'émotion qui l'étreint visiblement, relève la tête, redresse sa taille, et, d'une voix mâle, forte et remarquablement vibrante pour la voix d'un vieillard, répond, tandis qu'un religieux silence s'établit ; il s'exprime dans la rude langue boer, dont il détache énergiquement les syllabes finales, qui résonnent comme des éclats de trompettes guerrières. Voici la traduction de son discours, faite au fur et à mesure, et à haute voix, par M. Hammel, professeur de littérature à Groningue, et fréquemment coupée par de applaudissements et des vivats enthousiastes.

« Je remercie vivement le président du comité de Marseille et le président du comité central pour l'indépendance des Boers de leurs souhaits de bienvenue.

» Je remercie cette population accourue en foule pour me saluer. Si je porte le deuil des malheurs de mon pays et si je ne suis pas venu rechercher des fêtes, j'accepte pourtant de grand cœur vos acclamations, car je sais qu'elles vous sont dictées par l'émotion que vous inspirent nos épreuves et par la sympathie qu'éveille en vous une cause qui est celle de la liberté.

» Je suis fier et heureux d'avoir choisi pour y débarquer, un port de France ; de mettre le pied sur un sol libre et d'être reçu par vous en homme libre.

» Mon premier devoir est de remercier votre gouvernement pour tous les témoignages d'estime que tout récemment encore, au milieu de nos épreuves, il a bien voulu nous donner.

» Depuis l'expédition Jameson, qui avait voulu s'emparer des deux républiques, sans avoir besoin de tirer un coup de fusil, je n'ai cessé de réclamer un tribunal d'arbitrage, qui, jusqu'ici, m'a toujours été refusé. »

Arrivé à ce point de son discours, le président Krüger élève encore la voix, et, avec un accent d'indignation contenue, s'écrie :

« La guerre qu'on nous fait dans les deux républiques a atteint les dernières limites de la barrière ; dans ma vie, j'ai eu à combattre bien des fois les tribus barbares d'Afrique ; mais les barbares, que nous avons à combattre maintenant, sont bien pires que les autres ; ils vont jusqu'à armer, contre nous, les Cafres ; ils brûlent nos fermes, que nous avons eu tant de peines à construire ; ils chassent les femmes et les enfants, dont les maris et les pères ont été tués ou emmenés prisonniers, et les laissent sans protection, sans bois et sans pain souvent. »

L'émotion de l'assistance devient poignante, quand Krüger, accentuant encore l'énergie de sa mimique, et enflant le son de sa voix, s'écrie :

« Mais, quoi qu'on fasse, nous ne nous rendrons jamais; nous lutterons jusqu'au bout. »

Des acclamations enthousiastes interrompent l'orateur ; on crie : « Vive Krüger ! » Celui-ci continue :

« Notre grande et inébranlable confiance est dans l'Eternel, dans notre Dieu. Notre cause est juste, et, si la justice des hommes devait nous manquer, l'Eternel, qui est le maître des peuples, et à qui appartient l'avenir, ne nous abandonnera pas.

» Je puis vous assurer que, si le Transvaal et l'Etat libre d'Orange devaient perdre leur indépendance, c'est que les deux peuples boers auraient été détruits avec leurs femmes et leurs enfants. »

Ce discours soulève une émotion indescriptible ; on acclame Krüger, on s'efforce de l'approcher, de le toucher, de l'embrasser. Toutes les mains se tendent vers lui; les chapeaux et les mouchoirs battent l'air ; les cris de : « Vive Krüger ! Vivent les Boers ! », éclatent de partout ; une gerbe de fleurs est offerte au président. Les drapeaux des délégations s'inclinent, et dix mille hommes, au moins, groupés sur le quai, ou placés aux fenêtres, saluent le vaillant vieillard.

M. Pauliat présente ensuite, dès que les ovations se sont un peu calmées, les délégations des comités de Toulouse, Montpellier, Lyon, etc., etc., et les membres du Parlement, du Conseil général, et du Conseil d'arrondissement présents à la réception.

Les réceptions sont terminées.

La formation du cortège

Cependant, le cortège s'est formé, non sans beaucoup de peine. Il se met en marche dans l'ordre suivant : En tête, les drapeaux des délégations : La « Lyre maritime », la Société des anciens militaires de Marseille ; puis, vient la première voiture, celle du président Kruger, où ont pris place avec lui le docteur Leyds, M. Thourel, président du comité marseillais ; M. Pauliat, sénateur, président du comité central.

Les questions de préséance, ont fait l'objet d'une délibération laborieuse. Le président, venant en Europe, plutôt comme plénipotentiaire, que comme chef d'Etat, il a semblé, en effet, que la priorité revenait de droit à l'élément diplomatique.

La deuxième voiture est occupée par M. Fischer, membre de la légation boere, membre du Conseil exécutif de l'Orange ; M. Violle, secrétaire général du comité marseillais ; M. Rambaud, sénateur, vice-président du comité de Paris ; M. Tierson, consul général du Transvaal à Paris.

Dans les autres landaus, ont pris place les autres membres de la légation boere et des comités de Paris et de Marseille, les membres du Parlement, M. et Mme Eloff. En queue du cortège, les délégations, associations et sociétés diverses au nombre d'une cinquantaine.

Le défilé est très lent ; les cordons d'agent ont été rompus, et le cortège est, à plusieurs reprises, coupé. L'enthousiasme ne connaît pas de bornes ; des exclamations formidables, ininterrompues, retentissent et se propagent en avançant dans la ville. Les cris de « Vive Kruger ! Vivent les Boers ! » alternent avec frénésie. Un agitateur socialiste tient à se distinguer et pousse, avec opiniâtreté, ce cri unique, exclusif, où il met évidemment une intention : « Vive la liberté ! »

Du débarcadère à l'hôtel

Au moment du départ de la voiture, de nombreux bouquets et gerbes de fleurs sont offerts au président. Les capotes des voitures en sont remplies.

Debout, dans sa voiture, M. Kruger salue impassible ; dès qu'il est assis, le landau se met en marche, encadré de 100 agents, qui lèvent leurs képis et crient : « Vive Kruger ! » Les drapeaux défilent, à côté des voitures ; les musiques jouent l'hymne du Transvaal, et la foule, en délire, continue à applaudir et à acclamer le président.

Sur tout le parcours, par le boulevard des Dames, la rue de la République, le quai de la Fraternité, la Cannebière et la rue de Noailles, c'est un cri ininterrompu d'enthousiasme ; 300.000 bouches crient : « Vive Krüger ! Vivent les Boers ! » 300.000 personnes se pressent, se bousculent sur tout le parcours pour mieux voir le président, pour approcher davantage de sa voiture ; des coups de cannes sont par instants échangés : pures vetilles, au milieu de l'immense enthousiasme. « Vive Krüger ! Vive la liberté pour tous ! Vive le droit ! » crie-t-on, au milieu de ces futiles incidents.

Provocation anglaise

Un incident scandaleux s'est produit pendant le trajet. Une vingtaine d'Anglais, arrivés le matin, avaient pris place au balcon à l'hôtel de Douvres, sur la Cannebière. Cet hôtel a une clientèle ordinaire de riches Anglais. Au moment où le cortège passe, ils affectent de rester couverts. La foule, indignée, les siffle énergiquement et leur crie avec insistance : « Chapeaux ! Chapeaux ! ». Mais ces manifestants se font un point d'honneur de ne pas céder et, en réponse aux cris de la foule, ils jugent spirituel de lui jeter des sous.

Aussitôt, un certain nombre de manifestants s'élancent. On n'a que le temps de fermer es portes de l'hôtel. La foule fait mine de la prendre d'assaut. Les plus graves incidents sont à craindre. Les huées redoublent ; l'attitude de la foule est de plus en plus menaçante. A l'intérieur de l'hôtel, quelques clients Hollandais se prennent de querelle avec les Anglais, que l'on décide enfin à quitter le balcon. La colère de la foule s'apaise alors, mais l'émotion reste très vive.

Les Hollandais se montrent, à leur tour, aux fenêtres. Ils embrassent le drapeau français ; on les acclame frénétiquement de toutes parts. On crie : « Vive Krüger ! Vivent les Boers ! »

L'arrivée à l'hôtel de Noailles

A midi, après avoir été l'objet d'ovations triomphales, M. Krüger arrive à l'hôtel de Noailles où la foule immense l'a suivi. Il est en proie, malgré son énergie, à une émotion visible. Au moment où il descend de voiture, la foule se précipite. Elle se presse autour du président. Une bousculade effroyable se produit. La police, débordée, arrive cependant à dégager la porte que l'on referme immédiatement après l'entrée du président. Un commissaire de police est pris entre la voiture du président et le mur de l'entrée de l'hôtel. Ses vêtements sont déchirés; il est légèrement contusionné. On parle d'autres accidents, mais on n'en signale aucun de grave.

Les personnalités du cortège ont pu passer par une porte de service, pour rejoindre le président. Les chefs des sociétés d'anciens militaires, qui avaient demandé à former une sorte de garde d'honneur à l'hôtel, pour recevoir, avec leurs drapeaux, l'héroïque vieillard, étaient massés dans le vestibule de l'hôtel orné de plantes rares et décoré à profusion. Dès que le président apparaît, les vétérans lui font une ovation grandiose. Le président, saluant à droite et à gauche, pénètre dans le salon décoré de trois immenses drapeaux, aux couleurs de la France, du Transvaal et de l'Orange.

Au balcon de l'hôtel

Cependant, au dehors, les acclamations persistent. Le docteur Leyds invite alors le président à se montrer au balcon de la rue de Noailles, au-dessus duquel flotte le drapeau du Transvaal. Le vieillard y consent. A sa vue, l'ovation redouble. Il salue, remercie de la main, veut prononcer quelques mots qui se perdent dans la formidable clameur.

Quatre fois il se retire; quatre fois, on la rappelle et chaque fois, les cris de: « Vive Krüger ! » éclatent avec plus d'ampleur, dans un délire croissant d'enthousiasme.

En rentrant dans le salon, M. Krüger ne peut retenir ses larmes. Les deux ministres boers, MM. Fischer et Wessels, pleurent aussi. L'émotion est générale. Quelques journalistes, qui ont réussi à pénétrer dans l'hôtel à la suite du président, s'approchent et, respectueusement, lui demandent son impression. Le vieillard ne peut répondre que ce seul mot: « Extraordinaire ». Puis, il demande à se reposer. Tout le monde se retire sauf la famille et les ministres, les délégués de l'Orange et du Transvaal.

Les réceptions sont fixées à deux heures et demie. Devant l'hôtel, la rumeur, l'enthousiasme sont toujours les mêmes. Les sociétés qui n'avaient pu défiler au débarcadère, défilent maintenant. On les acclame. On acclame aussi quelques engagés volontaires de l'armée boer, qui ont remis leur uniforme. Des coups de révolver sont tirés en l'air en signe d'allégresse. On ne signale aucun cri malsonnant, aucun incident sérieux.

Les incidents de l'hôtel de Douvres

A la suite des incidents qui se sont produits devant l'hôtel de Douvres et dont l'attitude des Anglais a été la cause, le maire a ordonné que des recherches actives fussent faites pour en retrouver les auteurs, et les poursuivre dans les conditions les plus rigoureuses. L'hôtel de Douvres est gardé par la police, de peur d'un retour offensif de la foule.

Un incident ayant le même caractère s'est produit devant l'hôtel de Noailles. Pendant que le président Kruger se montrait au balcon, la foule a fait sauter le chapeau d'un Anglais, resté couvert, qui refusait de se découvrir. Peu s'en est fallu qu'il ne fût sérieusement et grièvement molesté.

Conseil de Gouvernement

Le président Kruger a déjeuné dans l'intimité, à l'hôtel de Noailles, avec sa famille et plusieurs membres de son entourage. Ce déjeuner a été retardé, et n'a eu lieu qu'à deux heures, par suite d'un léger malaise du vieillard, occasionné par l'émotion. Après ce déjeuner, un Conseil de gouvernement a été tenu entre lui, les ministres du Transvaal et de l'Orange, le docteur Leyds, et les trois délégués des Républiques en Europe. Cette délibération n'a été que la suite de la conférence commencée ce matin à bord du « Gelderland » où l'on sait que le docteur Leyds, seul, avait été admis. Celui-ci a exposé le résultat du voyage discret accompli, par lui, à travers l'Europe, et des réponses à lui faites par les chancelleries ou les différents chefs d'Etats. Les délégués boers, qui n'avaient pu que très difficilement, depuis leur départ, communiquer avec leur gouvernement, ont également rendu compte de leur mission.

A son tour, le président Kruger a présenté l'état actuel des affaires des Deux-Républiques, de leurs ressources et des moyens de défense dont elles disposent. La question de leurs destinées suprêmes a été longuement agitée. Daccord avec ses ministres, le président Kruger a adopté la ligne de conduite à suivre et le sens des déclarations qu'il convient de faire publiquement: mais, comme bien l'on pense, rien n'a transpiré des décisions prises, qui seront tenues rigoureusement secrètes, jusqu'à nouvel ordre.

(Voir la suite à la dernière heure).

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séances du jeudi 22 novembre 1900

SÉANCE DU MATIN

La séance est ouverte à 9 heures, sous la présidence de M. Deschanel.

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

L'ambassade du Vatican

M. Marcel Sembat. — Je demande, à la Chambre, de réduire, de 1.000 francs, le chapitre relatif aux frais des ambassades, comme indication, en vue de la suppression de l'ambassade auprès du Vatican. (Très bien à l'extrême-gauche ; exclamations à droite).

Je dépose un amendement dans ce sens, pour permettre à la Chambre, d'en finir avec une institution d'un autre âge. (Interruptions ironiques à droite).

Une voix. — C'est votre proposition qui est d'un autre âge.

M. Delcassé. — Je demande à la Chambre, de repousser l'amendement de M. Sembat. Il me suffira, pour justifier le maintien de l'ambassade auprès du Vatican, de faire remarquer que l'Allemagne, nation protestante, et la Russie, appartenant à la religion orthodoxe, sans compter les autres puissances, ont des ambassades auprès du Vatican. La France qui a, avec le Vatican, un pacte séculaire, pacte qui nécessite des relations quotidiennes, ne saurait, à plus forte raison, se passer d'un représentant auprès du Saint-Siège. (Très bien, très bien, à droite). Et, si cette représentation s'impose, elle doit avoir tout l'éclat possible. (Approbation sur un grand nombre de bancs).

M. Marcel Sembat. — Je félicite le ministre ; il est en progrès ; il ne nous a pas dit cette fois, que la France est une nation catholique. (Exclamations.)

M. Prache. — Tout le monde le sait. (Interruptions sur les bancs socialistes)

M. Sembat. — Il se trouve cependant par le fait de l'opposition du Gouvernement et par suite d'une contradiction évidente entre ses actes et ses paroles qu'au moment même où vous voulez supprimer les congrégations, vous persistez à rester en rapports avec le chef de ces congrégations et que vous entretenez à Rome, illogiquement et par lâcheté, une autorité morale dont vous dénoncez en France le péril. (Très bien sur divers bancs à l'extrême gauche.) Mes amis et moi nous ne souscrirons pas à tant d'incohérence.

A la majorité de 229 voix contre 193 sur 492 votants l'amendement de M. Marcel Sembat n'est pas pris en considération.

Les articles 16 à 25 sont ensuite adoptés.

La Chambre adopte ensuite sans discussion les budgets du commerce, des travaux publics, des conventions, des chemins de fer de l'Etat et de l'Intérieur. A noter seulement un amendement de M. Louis Ricard, tendant à abaisser la limite d'âge pour les pensions de retraite de 68 à 65 ans, amendement qui est voté.

La séance est levée à midi.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

La séance est ouverte à deux heures, sous la présidence de M. Cochery, vice-président.

La Chambre adopte le projet de loi tendant au rachat des chemins de fer de la Compagnie franco-algérienne.

Le projet de loi relatif à un supplément de récompenses à décerner à l'occasion de l'Exposition est adopté.

La Chambre valide ensuite l'élection de M. Vigouroux dans la première circonscription du Puy (Haute-Loire).

LES CONSEILS DU TRAVAIL

Question à M. Millerand

M. Rogez, député de Lille, a la parole pour adresser une question à M. le ministre du commerce. L'orateur demande des explications sur le décret concernant les conseils du travail. L'article 5 n'admet comme électeurs aux conseils du travail que les seuls syndiqués, les non syndiqués n'auront pas voix au chapitre. Pourquoi cette exclusion ? Pourquoi faire nommer le conseil du travail par une minorité ? Pour les délégués mineurs on fait appel au suffrage universel de tous les ouvriers. Pourquoi en est-il autrement ici ?

L'année dernière, dans la sentence arbitrale qu'il rendait, M. Waldeck-Rousseau disait que la loi exclut